

BUREAUX: Rue Nain, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois, 12 f.
Six mois, 23
Un an, 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France:

Trois mois, 12 f.
Six mois, 23
Un an, 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne.

RECLAMES: 25 centimes

On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 7; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 23 NOVEMBRE 1870

Voir les dernières nouvelles à la troisième page.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Tours, 22 novembre, 12 h. 20 soir.

Le ministre de l'intérieur aux préfets et sous-préfets.

On a des nouvelles de Paris. Le succès de Coulmiers y est connu depuis quelques jours et a produit une grande impression. L'esprit public est plein de confiance et d'union. Les rapports militaires et les numéros du Journal officiel ne sont pas encore arrivés.

L'ennemi n'a pas reparu à Evreux. Des mobiles ont rencontré des forces ennemies à Bretoncelles. Ils se sont retirés après quatre heures de lutte.

A Javros, les éclaireurs girondins ont rencontré 600 cavaliers. Ils ont tué deux hommes et un cheval.

Une dépêche de Rocroi annonce qu'hier matin, Mézières était dégagé. La garde nationale et la garnison de cette place dans une sortie le 17, auraient tué à l'ennemi 500 hommes et pris un canon.

Dans la Côte-d'Or, engagement le 20, entre trois compagnies de corps francs et 1,000 à 1,200 Prussiens ayant 4 pièces de canon. De notre côté, 1 tué, 4 blessés. Les Prussiens se sont retirés sur Voujeot avec pertes évaluées à 80 hommes.

Bruxelles, 22 novembre

Les renseignements recueillis ici sur ballon tombé hier à Hoogstraeten, disent: Le ballon quitta Paris lundi peu après minuit et tomba sur la frontière hollandaise.

L'aspect de Paris est calme. M. Delescluse arrêté, a été remis en liberté. Flourens n'a pas été arrêté.

On ne parle nullement de reddition, ni d'armistice.

Ration quotidienne: Viande de boucherie, 50 grammes; cheval et légumes à discrétion.

Tous les célibataires de 25 à 35 font partie de la garde nationale mobilisée.

Un ballon venant de Paris est tombé à Luzarches.

Les nouvelles de Paris sont excellentes.

La victoire d'Orléans a été connue à Paris le 16 novembre et a causé une joie profonde.

Toutes les discordes sont oubliées; les personnes incarcérées ont été mises en liberté; la confiance et l'union règnent. Vivres abondants: la viande de cheval n'est pas rationnée.

Londres, 22 novembre.

M. Laurier est de retour ici.

Lettre Russie dit que la Russie a armé 500,000 hommes. Il est notoire que des troupes depuis plusieurs mois ont été dirigées vers les frontières de la Turquie, il demande que l'organisation de l'armée anglaise soit poussée activement.

Le Post annonce l'arrivée de M. Chaudordy à Versailles pour négocier un armistice.

La nouvelle que la Prusse a informé l'Angleterre qu'aucune entente n'existe entre elle et la Russie est prématurée.

Le Times prévoit en outre des complications avec l'Amérique si la guerre éclate; il ajoute: nous espérons que la paix ne sera pas troublée, que le czar et ses conseillers reconnaîtront le jugement de l'Europe demandant à la Russie le respect des traités.

La Russie dément l'achat de vaisseaux de guerre américains pour l'escadre de la mer Noire.

Le Daily-News: Les ambassadeurs de Russie et d'Angleterre à Berlin croient que la rupture entre les deux pays n'est pas imminente.

Le Daily-Telegraph: Le bruit court que Gortschakoff a envoyé une dépêche conciliante en réponse à la note Granville.

Versailles, 21 novembre.

Un bataillon de landwehr et 2 escadrons du 5^e régiment de hussards de la réserve furent attaqués le 19 à Chatillon et se sont retirés sur Château-Vilain; les pertes sont de 120 hommes et 70 chevaux.

Luxembourg, 22 novembre.

Depuis la matinée on entend des hauts de la Moselle le bombardement de Thionville. On compte dix-huit coups par minute.

Une dépêche de l'Agence Havas dit qu'à Metz, les magasins, munitions et fort Plateville ont fait explosion dans la matinée du 21 novembre.

Il y a environ 40 morts ou blessés. Détails et cause inconnus.

COMMANDEMENT SUPERIEUR DE LA REGION DU NORD.

ORDRE DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF.

Par décision ministérielle en date du 18 novembre qui m'est notifiée aujourd'hui par voie télégraphique, je suis appelé au commandement du 18^e corps d'armée de Nevers. J'ai l'honneur de remettre le service par intérim à M. le général Farre.

En quittant les gardes nationales, la garde mobile, les corps francs, les troupes de toutes armes de l'armée, j'éprouve le besoin de dire à tous combien mes regrets sont grands, et de remercier chacun du concours qu'il m'a prêté, comme de celui qu'il se proposait de me donner ultérieurement.

Depuis que j'ai été investi du commandement supérieur de la région du Nord, j'ai pu, grâce au zèle des divers corps, armer les places de cette région, les mettre en état de défense, créer un petit corps d'armée, qui ne se serait pas contenté de consolider cette défense.

J'étais fier de ces résultats, fier du dévouement et de la confiance qui m'ont été témoignés, et qui m'ont facilité l'accomplissement d'une tâche laborieuse. J'adresse aux officiers de tout grade, aux sous-officiers et aux soldats de tous les corps de la région du Nord, mes félicitations pour l'excellent esprit dont ils sont animés. En leur faisant mes adieux, je leur promets de ne point les oublier. De loin comme de près, je suivrai avec le plus vif intérêt les efforts qu'ils tenteront pour résister courageusement à l'ennemi et j'applaudirai de tout cœur aux succès que je leur souhaite.

Sur tous les points de notre chère patrie, les cœurs doivent battre à l'unisson, la même pensée doit nous animer tous: lutter pour chasser l'étranger.

Au quartier général de Lille le 18 novembre 1870.

Le général de division commandant supérieur de la région du Nord.

Signé: G. BOURBAKI.

L'ARMÉE DE LA LOIRE.

A mesure que l'heure décisive approche, et elle ne saurait être maintenant bien éloignée, nous nous sentons de moins en moins disposés à entrer dans des considérations politiques étrangères à l'objet de notre préoccupation, le mouvement de l'armée de la Loire; de ce mouvement même, tout ce que nous avons à dire se réduisant au récit de faits accomplis ou à des vœux pour le succès, nous avons bien peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit. La victoire du 9 et 10 novembre, la manière mâle et simple dont le chef de l'armée l'a annoncée, ont produit sur les puissances neutres une impression forte, et en somme excellente.

Les sympathies qui s'étaient détournées de l'Empire menaçant reviennent toutes à la France défendant son territoire sans bravade comme sans faiblesse, et ne désespérant pas sous le poids de désastres qui semblaient interdire l'espérance.

Dans la France, l'effet du combat de Coulmiers et de la reprise d'Orléans a naturellement été excellent aussi, d'autant meilleur qu'il ne s'est traduit par aucune manifestation extravagante; la France est sérieuse comme ses enfants, comme cette généreuse jeunesse qui, enlevée brusquement aux occupations de la paix, à l'agriculture, à l'industrie, aux professions libérales, vient de montrer que pour résister à son ennemi fier de dix victoires, deux mois d'exercices, la discipline et le dévouement à la patrie

suffisaient quand il s'y joignait des chefs capables de donner l'exemple et dévoués aussi au pays.

C'est ce que l'armée de la Loire a prouvé la semaine dernière, faisant ainsi briller un rayon d'espérance sur un amas de désastres et de ruines.

Mais l'œuvre de délivrance n'est qu'à son début; avant le moment où, s'il plaît à Dieu, les bataillons du Centre, de l'Ouest et du Nord aient touché le but marqué à leur courage, il leur faudra livrer de rudes combats; la victoire qu'ils remporteront, pure et bien méritée, la seule bénie de Dieu, celle qui est le salut de la patrie, et n'est ni le ravage ni la spoliation du pays des autres, cette victoire sera chèrement achetée. La France le sait, et, acceptant dans toute sa rigueur le devoir de combattre, elle repousse les illusions vaines comme incompatibles avec les mâles résolutions.

Dans nos malheurs, cette attitude de la nation et de sa jeune armée est un grand sujet de consolation et d'espoir. Le légitime orgueil que nous prenons à le constater ne nous rendra point injustes pour l'autre armée prisonnière en Allemagne. Elle est tombée victime d'une politique imprévoyante et du commandement le plus inepte. Les hommes qui rêvent d'en faire l'instrument d'une restauration impérialiste se trompent singulièrement.

Nous ignorons s'ils trouveront des complices dans quelques états-majors, mais ils n'en trouveront aucun parmi les soldats; ceux-ci savent à qui ils doivent leur cruelle défaite et cette souffrance extrême, pour eux la plus poignante de toutes, de se voir déshonorés et captifs quand la patrie aurait tant besoin de leurs bras; ils ne l'oublieront pas, la France ne l'oubliera pas non plus. Ce souvenir commun est un lien de plus entre elle et ses nombreux enfants que la fortune de la guerre a relégués prisonniers sur les bords du Danube, de l'Elbe et de la Sprée, quand on se bat sur les bords de la Loire et de la Seine.

Mais, quelque grand deuil que la France porte des capitulations de Sedan et de Metz, elle n'a pas perdu courage. Privée de toute son armée, elle a fait appel à une armée nouvelle largement recrutée dans les professions pacifiques. L'expérience tentée semblait hardie, téméraire; mais le sérieux amour du pays a fait ce miracle de tirer d'une masse confuse, où l'ennemi ne voulait pas reconnaître des soldats, une armée disciplinée, bien ordonnée, résistante, pouvant manœuvrer avec aisance sous le feu, et capable de mouvements offensifs. Ce qui restait de troupes régulières, réorganisé avec une fermeté judicieuse, a servi de lien solide à ces éléments jeunes et finement variés, recrutés à la hâte dans toutes les classes de la société. En six semaines une armée nouvelle est née.

La résurrection de nos forces militaires n'est pas seulement un motif d'espérance; elle fournit aussi au gouvernement l'occasion de montrer tout ce que le patriotisme peut faire pour réparer les maux causés par l'égoïsme et l'indifférence. La discipline rétablie, le soldat ayant le respect de ses officiers, tenant à eux, ne concevant pas l'idée de les abandonner au fort du danger; les chefs méritant ce respect et cet attachement par les soins incessants qu'ils prennent de leurs soldats, par une vigilance de tous les instants, par un courage à toute épreuve; les généraux comprenant que les devoirs grandissent avec les fonctions, et que l'indolence, la négligence, les habitudes de mollesse, le manque d'activité et d'énergie si répréhensibles chez les officiers sont des crimes chez les généraux, car ils amènent infailliblement la ruine des armées; en un mot, le sentiment du devoir animant toutes ces nouvelles milices que la France appelle à son secours, voilà ce que l'on raconte de l'armée de la Loire, ce que les étrangers répètent avec admiration.

Admiration légitime. C'est un rude métier que celui du soldat; plus rude encore est la mission de ceux qui le commandent, car la responsabilité leur revient presque tout entière.

Aussi les peuples placent-ils les chefs dans le remplissent dignement au premier rang dans leur reconnaissance et leur assignent-ils la gloire la plus éclatante.

Ils n'ont point tort: l'héroïsme et les mâles vertus qu'il suppose sont la vraie force des sociétés. Là où manquent ces qualités, eût-on d'ailleurs les mille qua-

lités qui sont l'ornement d'une civilisation, la décadence est inévitable.

L'héroïsme ne se compose pas de jactance, de broderies et de panaches; il ne se déploie pas en spectacle pour se répéter ensuite comme une décoration de théâtre; il n'est que le sentiment du devoir sous sa forme la plus énergique, la plus virile, et, comme il n'y a rien de plus grand dans le monde, il n'y a aussi rien de plus digne d'honneur.

Les récompenses accordées à l'armée de la Loire, et qui deux jours de suite ont rempli les premières pages du Moniteur, seront reçues par elle avec reconnaissance; mais elle éprouvera plus de joie à les avoir méritées qu'à les avoir obtenues. Que ses chefs la mènent au but où tendent tous ses efforts, et que Dieu la protège.

(Monteur universel.)

LETTRE D'ANGLETERRE.

Londres, 18 novembre.

L'attitude du gouvernement anglais est bien arrêtée, et le cabinet de Saint-James, d'accord avec l'Autriche, l'Italie et la Turquie, insistera, n'en ayez pas le moindre doute, sur le retrait pur et simple de la note circulaire du prince Gortschakoff. Le Times et le Daily Telegraph sont tous les deux fort affirmatifs dans ce sens. Ce dernier journal ajoute qu'en attendant, il est du devoir du gouvernement anglais de se préparer immédiatement et activement pour toute éventualité.

L'opinion publique est unanime pour approuver la conduite énergique du gouvernement anglais et si la Russie, se fiant aux embarras de l'Europe et comptant sur un appui plus ou moins promis de la Prusse résiste aux réclamations si justes des puissances signataires du traité de 1856, cette nation si amoureuse de la paix acclamera la guerre avec plus d'enthousiasme qu'en 1855. Aussi l'opinion générale ici, est-elle que la Russie résistera, et le Daily Telegraph dit que le prince Gortschakoff a plutôt agi en vue d'un congrès qu'en vue d'une guerre. L'opinion que M. de Bismark conseillera vivement au cabinet de Saint-Petersbourg, de faire bonne mine à mauvais jeu, en assurant d'avance que les réclamations de la Russie seront prises en due considération. M. de Bismark ne pourrait prendre ce parti que dans le cas où il n'existerait point d'engagement formel entre la Prusse et la Russie. Je dois à la vérité de constater qu'ici on est presque convaincu que la demande du prince Gortschakoff a été une surprise pour le chancelier de la Confédération. Mais il faut ajouter que d'un autre côté le langage embarrassé de la presse allemande et le silence significatif de certains organes connus pour avoir des rapports intimes avec le cabinet de Berlin donne fortement à penser aux cercles gouvernementaux. De plus, il résulterait de certaines révélations faites à M. de Granville par ses agents consulaires en Russie que les préparatifs de cette puissance sont devenus manifestes.

Vous savez que M. Odo Russel, qui aurait dû arriver à Versailles dans la journée de mercredi, était hier encore à Sedan. On accuse M. de Bismark d'avoir créé des obstacles artificiels au voyage du diplomate anglais afin de n'avoir point à se prononcer avant d'être en possession d'une promesse de la Russie de retirer sa note-circulaire.

Nous ne resterons pas longtemps dans l'incertitude, car lord Granville aussi bien que M. de Beust, insistent sur une réponse immédiate.

Malgré toute l'habileté de M. de Bismark, cet homme d'Etat aura de la peine à se disculper complètement de la suspicion de complaisance avec la Russie, et alors même qu'il réussirait à obtenir la rétractation demandée au prince Gortschakoff, l'Angleterre n'oubliera pas facilement la frayeur que la démarche insolente de la Russie lui a causée.

Les sympathies de ce pays pour la France si grandes déjà en ce moment, ne feront que s'accroître. Les journaux les plus hostiles à la France changent déjà de langage, mais il faut dire que la miraculeuse organisation des nouvelles armées françaises au milieu des obstacles les plus grands est pour beaucoup dans ce revirement de l'opinion. On attend avec le plus sympathique intérêt les nouvelles du théâtre de la guerre, et l'on sait que nous sommes à la veille d'événements importants. Le pessimisme, quant à la tournure que prendront les événements, n'est plus à l'ordre du jour, on sent que la France est encore debout, et de plus qu'elle fait les efforts les plus mâles pour se relever, pour sauver son indépendance en même temps que pour tenir haut le drapeau de la République.

OPINION DES JOURNAUX

SUR LA SITUATION DE L'ANGLETERRE VIS-A-VIS DE LA QUESTION D'ORIENT.

La Gazette de Cologne (15 novembre), tout en blâmant la manière de faire de la Russie, ne lui donne pas tort quant

au fond de la question, et se moque ouvertement de l'Angleterre.

M. de Beust, dit-elle, a déclaré à lord Bloomfield, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, que 100,000 Russes étaient près de la frontière de Turquie, et que l'Autriche était prête à se déclarer si elle pouvait compter sur l'aide de l'Angleterre. « Si l'Angleterre veut porter secours, reprend avec une mordante ironie le Journal Rheinisch, M. de Beust sait très-bien qu'il ne court pas grand risque de prendre une résolution héroïque. L'Angleterre portera secours! » « Que fera l'Angleterre? continue-t-elle, mais demandons-nous ce que peut l'Angleterre? La Turquie ne sera pas directement attaquée; la Russie ne reconnaîtra plus la neutralité de la mer Noire. La Prusse ne s'y opposera pas. Le ministre anglais, déjà si faible en 1853, va-t-il faire beaucoup de ravages sur terre et sur mer? Le bon Gladstone nous fait l'effet d'un lièvre chargé de tirer au pistolet sur le champ de foire. La vérité est que l'Angleterre ne fera rien, et qu'en cela l'Autriche lui portera secours. »

Telle est l'opinion des journaux les plus modérés de l'Allemagne sur la puissance et la bravoure de l'Angleterre.

On lit dans l'Opinion de Florence à la date du 15 novembre:

« Le cabinet anglais commença à comprendre qu'à Versailles, on veut un armistice qui soit un gage certain de paix et qui, par conséquent, accorde à l'Allemagne ce qu'elle a toujours demandé: l'Alsace et une partie de la Lorraine avec Metz. » « Vous pensez combien on en veut à l'Angleterre pour son intervention dans cette affaire. Mais l'Angleterre a trop souvent agi pour qu'on la croie bien dangereuse. »

Sous ce titre: La question d'Orient la Gazette du Midi publie ce qui suit:

« Si on pouvait rire en ce moment, on s'égarerait volontiers de l'attitude de l'Angleterre, en présence du coup d'Etat de la Russie; vit-on jamais des figures plus étonnées, des hommes plus atypiques que lord Granville et ses collègues. Ils étaient le nonchalamment assis dans leurs fauteuils ministériels, regardant patiemment, depuis 4 mois, le terrible duel engagé entre la France et la Prusse, comme ils avaient considéré il y a 4 ans, l'écrasement de l'Autriche et de la Confédération Germanique, et jusqu'à ce jour ils s'étaient dit: Ce n'est rien, ce sont des continentalités qui se battent, continuons à fabriquer, à vendre nos cotons, moins on travaillera en Allemagne et en France, plus nous deviendrons maîtres des marchés de l'Univers. »

« La Russie se dégage aujourd'hui d'une convention qui l'avait humiliée. Elle fait peut-être marcher à cette heure-ci ses armées vers le Danube. Le Times veut encore faire le fier et déclare que son pays ne souffrira pas que la Russie domine en Orient. Nous serions fâchés de savoir comment l'Angleterre, avec ses vaisseaux seulement et sans aucune alliance, pourra y mettre obstacle. Aussi, M. Odo Russel vient-il d'accourir à Versailles auprès du roi Guillaume pour demander ce qu'il faut penser de tout cela et ce que veut faire la Prusse. »

« La Prusse! mais elle rira, et tout le monde en fera autant! »

Nous lisons dans un autre journal dit midi:

« La bombe diplomatique, lancée par le prince Gortschakoff sous les pieds de l'Angleterre, dénote un calcul profondément machiavélique. M. de Bismark voulait jouer le prince Gortschakoff. Celui-ci ne s'est pas laissé devancer. La Prusse s'est assurée, dans la présente guerre, la neutralité bienveillante de la Russie, qui aurait pu, avec raison, se formaliser des formidables envahissements de sa famille voisine. Le prix ou le gage de cette neutralité a été la dénonciation formelle des traités de 1856. La Russie réclame le gage. Voilà tout le mystère. On dit que le plus désappointé en tout ceci est M. de Bismark. Il avait fait son petit calcul; il avait espéré que la Russie ne réclamerait rien avant la fin de la guerre avec la France, et il se promettait bien alors de ne pas tenir compte des exigences du Czar. Ce n'est pas pour rien que sa toute-puissante Majesté Guillaume veut se faire couronner empereur d'Allemagne. Mais M. de Bismark a trouvé plus fort que lui: Le prince Gortschakoff est son maître. »

Situation militaire de l'Angleterre.

Le Times publie sur les ressources militaires du Royaume-Uni un article rempli de chiffres intéressants. Nous le traduisons presque en entier:

« Si les questions pendantes prennent décidément un aspect belliqueux, il nous faudra placer d'abord les Iles-britanniques à l'abri d'une invasion, en d'autres termes, nous procurer une force suffisante pour résister à toute descente qui pourrait être faite sur nos rivages. Dans ce but, deux armées seraient nécessaires, l'une pour former les garnisons, l'autre pour tenir la campagne. » Nous avons, il est vrai, des villes forti-